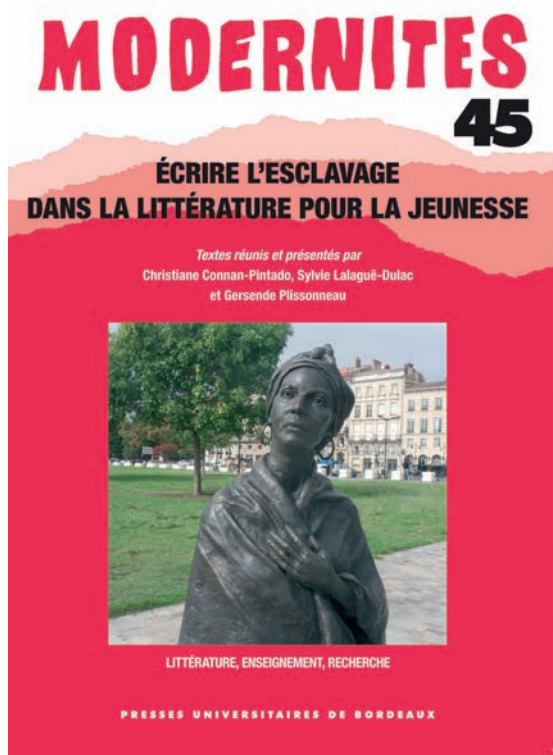


Pierre Jaquet, Gymnase de Nyon, canton de Vaud

Christiane Connan-Pintado, Sylvie Lalagüe-Dulac, Gersende Plissonneau (éd.), *Écrire l'esclavage dans la littérature pour la jeunesse*¹



Célébrant le 20^e anniversaire en France de la « Loi Taubira » – reconnaissant la traite et l'esclavage comme des crimes contre l'humanité –, recherche et didactique historiques repensent leurs finalités. S'il paraît important de développer l'investigation scientifique – qui s'approfondit dans un cadre

¹ Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux, 2020 (Modernités 45), 228 p., 2 illustrations N/B, 13 illustrations couleur.

feutré –, la dimension pédagogique est urgente. Il est primordial pour les jeunes d'entendre – ou de lire – les vérités racontées par ceux qui les ont vécues. Seul le contexte doit leur être décrit. Les historiens pédagogues prétendent trop souvent « plaire et instruire ». Ne faudrait-il pas plutôt « impacter » les nouvelles générations ?

L'université de Bordeaux consacre à ce sujet un numéro d'une revue venant à point nommé. La cité a été, aux XVII^e et XVIII^e siècles, un acteur important de la traite des Noirs. Elle a dû se livrer, ces dernières années, à un travail de mémoire passant, entre autres, par un réaménagement jugé « sensible » du Musée d'Aquitaine.

Trois étapes

Chercheurs et didacticiens ont œuvré à ce riche ouvrage collectif sur l'esclavage, à travers la littérature pour la jeunesse. La problématique analyse les tensions entre fiction et histoire, et s'organise en trois temps bien structurés. Le premier opère un retour sur la genèse de cette production, sur l'accueil réservé en France à deux genres : les mémoires d'esclaves, et les premiers récits fictifs abolitionnistes, comme « *La case de l'Oncle Tom* ». La deuxième section se concentre sur le statut de personnages privés d'histoire, dont l'identité et les origines ont été effacées, et auxquels la fiction tente de redonner un visage. La dernière partie explore les voies fictionnelles : le roman – souvent accompagné d'authentiques fragments de travaux historiques placés en marge ou en fin de chapitre – mais aussi des genres plus graphiques : bandes dessinées et albums. Le cinéma est absent. Dommage. Et à l'heure du « tout WEB », peut-être aurait-il été intéressant de compléter l'investigation par une

étude de la littérature numérique, ou au moins disponible en ligne². Effet de générations ?

Quel bénéfice ?

Les articles posent à chaque fois un cadre ; ils indiquent à l'enseignant lecteur des références facilitant sa recherche préparatoire à des chapitres de cours. Les contenus abordés sont denses, et forment de captivantes questions. Malheureusement, et c'est la faiblesse de ce numéro, on ne trouve pas assez de sources susceptibles d'aider le professeur à amener directement une réflexion forte chez les élèves.

Dans la première section, les chercheurs mentionnent des récits précieux – forcément rares – d'Equiano, Solomon Northup ou Frederick Douglass. Les responsables éditoriaux ont choisi, pour traiter ces témoignages cruciaux, de procéder essentiellement par des renvois à des notes. Au non-spécialiste d'aller voir plus loin ! Pourtant, des extraits bien choisis, plus nombreux et plus étendus, soigneusement présentés, auraient permis de mettre en relief des aspects clés de ces narrations capitales, lesquelles sont, dans leur globalité, consciencieusement contextualisées ici par ces universitaires.

Selon une étude sur la « juvénalisation », la « *Case de l'Oncle Tom* » a été adaptée très tôt pour les classes d'âge basses. La question du public est énoncée et étudiée dans ses implications. Ces interrogations peuvent également guider le traitement d'autres sources secondaires. La mention de la mixité éditoriale convoque une réflexion supplémentaire : entre recours simultané, sur une même page, à

la documentation historique, au roman et/ou à l'interprétation reconstituée, le débat sur la complémentarité des genres est argumenté. Avec l'évocation d'éditions étalées dans le temps, il devient possible, en plus, de mesurer le travail accompli depuis près de 150 ans.

La mémoire a gardé des esclaves une image partielle, tel un portrait abîmé sur une fresque dégradée. L'historien, en restaurateur d'art, doit reconstruire les espaces vides. Une étude emblématique et passionnante est consacrée à l'esclave réunionnais Edmond Albius, auteur d'un procédé de fécondation de la vanille qui fera la fortune de ses maîtres, et dont on ne lui reconnaîtra la paternité qu'après sa mort. Cet article, rédigé par une des directrices de l'ouvrage collectif, paraît le plus historiquement documenté, sur les plans académique et éducatif. C'est avant tout cela que le lecteur attend. Dans sa globalité, le volume aurait gagné à se rapprocher plus systématiquement d'une étude ultramarine citée en note : son propos scientifique et didactique est tout autant ciselé, mais il est plus copieusement nourri d'éléments originaux d'époque³.

Dans la partie terminale, sont présentées des références fictionnelles méritant indiscutablement de l'attention, notamment des albums méconnus, sans doute à tort ; mais les contributeurs racontent surtout, au lieu de faire lire. Pourquoi ne pas avoir reproduit plus généreusement des morceaux choisis de ces publications difficiles à se procurer en librairie ? Les illustrations insérées, peu nombreuses, ne peuvent être exploitées : leur format est trop petit. Les sources paraissent s'échapper du regard.

² À cet égard, on pourrait, pour ne citer que ce seul exemple, explorer le site « La mémoire des esclavages et de leurs abolitions » <http://www.lesmemoiresdesesclavages.com/mediatheque.html>, consulté le 20.06.2021.

³ Un excellent dossier, riche en sources, très inspirant pour construire une leçon, mentionné avec raison par l'auteur de l'article, est disponible à l'adresse suivante : <https://www.departement974.fr/sites-culturels/index.php/Expositions/Expositions-aux-Archives/exposition-les-noms-de-la-liberte.html>, consulté le 20.06.2021.